

Georges Brassens, le sauvage du music-hall français, «quitte la vie» après 30 ans de chanson

■ PARIS (AFP) — Georges Brassens, un des plus grands poètes de la chanson française, héritier de la lignée des Villon et des Rabelais, est mort hier près de Montpellier, dans le sud de la France, des suites d'une maladie, une semaine après avoir fêté son sixième anniversaire.

On ne reverra plus sur les scènes des music-hall sa silhouette maladroite, son imposante crinière devenue blanche et cette sombre moustache qui barrait son visage de vieux sage. Depuis longtemps, ce chanteur bon enfant qui entraînait sur scène en tenant sa guitare comme une cognée avait apprivoisé le public qui s'était pris à aimer ses manières bourruées. Même ses écarts de langage ne choquaient plus ses ennemis héréditaires, les bourgeois.

Il fait ses premières armes dans le début des années cinquante. Ses chansons qui célèbrent l'amitié, l'amour, la vie et la mort, et brocardent les gendarmes, la justice et tous les «bien pensants» lui valent une célébrité qui ne touche d'abord que le quartier latin, avant de s'étendre peu à peu. Ses gros mots choquent. Comme ses maîtres Villon et Rabelais, il appelle un chat un chat et une putain une putain. Il en rajoute même, pour le plaisir, avec un petit coup d'oeil complice.

«Le Gorille» et «L'Hécatombe», dans lesquelles il met à mal la justice et la maréchaussée lui valent d'être interdit d'antenne sur les radios françaises pendant de longues années. Mais au-delà de ses provocations verbales et d'une musique qui, sous des dehors simplistes, dissimule une grande finesse, les chansons de Georges Brassens s'imposent peu à peu à un large public.

En 30 ans de chansons, l'ours iconoclaste s'est transformé en une valeur sûre de la poésie française et il devait recevoir la consécration en 1967 en se voyant décerner le grand prix de poésie de l'Académie française pour l'ensemble de son oeuvre.

Près de 150 chansons, dont beaucoup sont devenues aujourd'hui des classiques, l'équivalent de 25 millions de disques, des recueils de ses textes vendus à 350,000 exemplaires et traduits en

allemand et en anglais: c'est un monument de la chanson et de la poésie française qui disparaît.

Souffrant depuis plus de dix ans de problèmes rénaux, Brassens, hanté par l'idée de la mort, avait par deux fois écrit et chanté son testament. En 1976, après une alerte sérieuse, il était remonté sur scène. Après une nouvelle interruption qui durait depuis 1977, il devait faire sa rentrée à Paris, dans son music-hall fétiche, «Bobino», en 1982.



Brassens avec Félix Leclerc, lors de son passage à Montréal en 1961
photo LA PRESSE

Léo Ferré

«C'était un type à part, extraordinaire, vivant, quoi», a déclaré le chanteur français Léo Ferré à propos de la mort de Brassens.

Joint par téléphone dans sa retraite de Toscane, Ferré a déclaré avoir appris la nouvelle par un ami, dans l'après-midi.

«Je suis très ému. Les mots ne sont pas assez forts, évidemment.

«Quant à ce «métier», Brassens s'en tenait à l'écart. Mais il a passé un quart de siècle à rappeler aux hommes qu'il n'y avait peut-être rien d'autre à retenir dans ce monde envahi de muselières que l'amour, la guitare et les mots simples.

«Il était sauvage, lui aussi, mais on se rencontrait de temps en temps. Il me disait: A bientôt, Léo. Et puis, moi, je rentrais en Toscane, bien sûr. Cette mort qu'il a chantée sans y prendre garde, j'espère, comme il l'a dit lui-même, que ce sera ses vacances.»

Yves Montand

Juste avant d'entrer en scène hier soir au théâtre de l'Olympia, le chanteur Yves Montand a dit au public qui l'a écouté dans un grand silence: «Georges Brassens nous a fait une blague. Il est parti en voyage.

«Certains disent qu'il est mort, a-t-il poursuivi. Mort? Qu'est-ce que ça veut dire, mort. Comme si Brassens, Prévert ou Brel pouvaient mourir.»

Un être extraordinaire, qui abhorrait le statut de vedette

Raymond Devos

«J'ai connu Brassens chez Patachou en 1952, le jour où il faisait son premier spectacle, à près de 35 ans,» a raconté à l'Associated Press Raymond Devos, un des amis les plus intimes de Brassens.

«Il y avait ce soir-là Maurice Chevalier. Brassens était mal à l'aise, jurait, ronchonnait entre ses chansons mais cela n'a pas empêché que ce fut tout de suite un succès formidable.

«Le gorille et Le chêne ont suscité des applaudissements extraordinaires.

«Beaucoup de gens croyaient que Brassens était un ours. Mais c'était un ours bougrement bien léché. Il adorait les gens et la compagnie de ses amis.

«Une partie du public le considérait comme un amateur de chansons paillardes. On avait tendance à l'assimiler au personnage du gorille. C'en était pas faux. Toutes les soirées que l'on passait chez lui se terminaient sur des chansons de corps de garde dont il possédait un impressionnant répertoire. Ce n'était pas seulement ses chansons à lui, mais également des chansons plus classiques comme «Les filles de La Rochelle» et autres chansons rabelaisiennes.

«C'est grâce à lui que j'ai appris à l'âge de 50 ans le piano, à la suite d'un récital où j'avais découvert la chanson «A la claire fontaine». Je suis rentré chez moi et j'ai commencé à pianoter avec un doigt cette chanson. Je l'ai tellement aimée qu'il m'a offert ensuite une méthode pour enfants, «Le petit clavier», avec laquelle j'ai travaillé ensuite.

«Homme terriblement secret, il ne lançait ses chansons qu'une fois parfaitement au point. Bien que je le rencontrais très souvent, je ne découvrais ses chansons que lors des générales.

«Toujours mal à l'aise dans les cocktails et les mondanités, il se tenait en général à l'écart du show business.

«Je ne vais qu'à deux générales, avait-il coutume de dire: les miennes et celles de Devos.»

La Presse (Montréal)

31 octobre 1981